

Le roman de Vincent (ou *Que dit Vincent de la création*)

essai romancé sur la vie et la mort de Vincent Van Gogh, peintre novateur

Xavier HIRON

(septième fichier, état au 27/02/2024)

Le roman de Vincent

(vie et mort d'un peintre novateur)

Avril 1886 : Paris, où l'échéance s'établit désormais à quatre ans et trois mois...

Vincent arrive dans la capitale des arts avec des idées bien arrêtées. Sur son art de peindre, cela va de soi. Sur la place des femmes, la nécessaire solidarité entre les artistes-peintres, comme sur le commerce de l'art. Cela est un fait entendu. Mais Van Gogh développe aussi sa vision particulière de la société, tout empreinte de ce qu'il a lui-même vécu. « Je ne crois pas exagéré de n'augurer rien de bon des diverses grèves, etc., qu'on déclenche un peu partout. Pour sûr, elles ne sont pas sans profit pour les générations futures, la cause sera gagnée alors. Mais actuellement, les perspectives sont assez sombres pour (...) ceux qui doivent gagner leur pain quotidien par leur travail, d'autant plus qu'il est à prévoir que la situation s'aggraverait d'année en année. La lutte de l'ouvrier contre le bourgeois n'est pas moins justifiée que la lutte du tiers état contre les deux autres états, il y a cent ans (...). Ainsi donc, c'est le printemps et combien de milliers de personnes sont plongées dans la désolation ? Je vois

Un essai romancé

(tout) aussi bien que le plus grand optimiste l'alouette qui monte dans l'espace printanier ; mais je vois également la jeune fille de vingt ans qui aurait pu jouir d'une bonne santé, qui couve la tuberculose dans sa poitrine et qui se jettera peut-être à l'eau avant que la maladie ne l'emporte. (...) On ne se rend pas bien compte de tout cela, mais quand on a mangé de la vache enragée pendant des années (...), on ne saurait ignorer que la grande misère est une réalité qui jette du poids dans les plateaux de la balance. »

Fort de ces enseignements, Vincent vient à Paris avec une idée en tête : avoir enfin la voie libre pour mener sa carrière. Il était temps ! Désormais, il devra faire preuve de caractère et avoir de l'audace. Tout ce qu'il a été obligé de laisser derrière lui, il n'y pense plus et n'a aucun regret. Il a certes fait le forcing auprès de son frère pour, d'une part, ne pas avoir à retourner à Nuenen aider sa mère, se sentant trop faible pour cela ; et, d'autre part, pour arriver le plus tôt possible à Paris (même s'il a finalement attendu un mois supplémentaire pour accompagner un vieil homme à l'hôpital. Toujours empreint d'humanité : « Il se peut que je m'attarde ici quelques jours de plus, au mois de mars, à cause du vieux. Après tout, il n'y a rien d'aussi intéressant au monde que les êtres humains ; on n'a jamais fini de les étudier. C'est pourquoi des hommes comme Tourgueniev sont de grands maîtres : ils vous apprennent à voir. »). Mais que s'est-il réellement passé à Paris, de mars 1886 à fin février 1888 ? Georges Charensol nous résume parfaitement la situation en introduction du troisième tome de la Correspondance complète de Vincent Van Gogh, issue de l'édition du centenaire. « Sur les deux années capitales que Vincent va passer à Paris, nous possédons un nombre extrêmement réduit de documents : les

Un essai romancé

deux frères habitant ensemble, l'aîné n'a guère l'occasion d'écrire à son cadet que lorsqu'il est en vacances, et très peu de lettres qu'il adressa à d'autres correspondants ont été conservées. Ne disposant pas de cette source dans laquelle, pour les autres époques, tous ont si libéralement puisé, les biographes de Van Gogh en sont réduits à utiliser les souvenirs plus ou moins précis d'Emile Bernard et de Gustave Coquiot, les allusions de Gauguin, Lautrec, Suzanne Valadon, et quelques fragments de lettres de Théo à sa famille. » Sources externes auxquelles nous n'avons pas toujours eu accès.

Durant cette période, Vincent produira quelques deux cents tableaux. Il a donc atteint son rythme de croisière et accompli ce qu'il avait toujours prédit : une fois sa formation achevée, il n'éprouvera plus ni barrière ni limite. Vincent ne s'y distingue pas par la grande variété des sujets qu'il aborde, mais plutôt par sa façon personnelle de les approfondir. A Paris, il peint par exemple 23 autoportraits (soit un peu plus de 12% de sa production) et une cinquantaine d'études de fleurs – notamment parce que, comme Rembrandt, il a toujours l'un de ces deux sujets sous la main -. Cependant, le fait marquant de cette période est que cette approche parisienne confirme un tournant majeur dans la manière dont Van Gogh appréhende la couleur : en éclaircissant sa palette à l'extrême des possibilités de la matière sortie du tube, ce qui enfin le place dans la lignée des impressionnistes, vis-à-vis desquels il était longtemps resté méfiant. Du point de vue graphique, Vincent réalise à souhait la fusion de son dessin vigoureux et de coups de pinceau empâtés. Il exerce donc une pression constante sur le sujet qu'il s'est choisi, pour être en capacité de se l'approprier selon sa propre façon de procéder... Critère qui marque le véritable début de sa postérité picturale !

Un essai romancé

Comment ce basculement s'est-il opéré ? Dans les grandes lignes, Georges Charensol nous en a fourni l'explication : « (...) plus de dix ans après leur première manifestation collective, (Vincent) ignorait (les impressionnistes) presque complètement. Or Théo a fait admettre les amis de Claude Monet sinon par la maison-mère, du moins par la succursale de Boussod et Valadon (sans lien avéré, semble-t-il, avec la fameuse Suzanne du même nom, d'autant que le premier est originaire de Bruxelles) qu'il dirige (au) 19 boulevard Montmartre. Pourtant, à l'exception de Pissarro et de Guillaumin, il ne semble pas que Vincent se soit lié d'amitié avec les impressionnistes (...). Mais il voit leurs toiles chez son frère et ses confrères et il subit leur influence ; il s'intéresse peut-être moins à leur technique qu'à l'esprit qui anime leur œuvre ; comme eux, il est obsédé par la lumière qu'il traduira, d'ailleurs, par des moyens très personnels. »

Ce qui nous importe pourtant est de savoir sur quelles bases se bâtira sa vie quotidienne et comment les événements parisiens qu'il a vécus ont pu jouer un rôle dans l'orientation de sa destinée. Sur ce point aussi, Georges Charensol propose une synthèse de départ dont il nous est indispensable de prendre la mesure. Il confie : « Mais ses amis, ce sont des peintres plus jeunes que ces grands aînés, les peintres du Petit Boulevard : d'abord Paul Gauguin qui fait déjà, à ses yeux, figure de chef d'école et qu'il admire comme un maître. Puis ceux qu'il a connus à l'atelier Cormon : Toulouse-Lautrec, Emile Bernard, Louis Anquetin, John Russel. » A la suite de quoi, il aborde le plan plus spécifiquement privé de l'affaire Van Gogh, qu'il ébauche comme suit : « Si nous en croyons Gustave Coquiot (et il n'y a aucune raison de ne pas le croire, étant donné que Henri de Toulouse-Lautrec lui-même a dessiné Vincent attablé dans l'un de ces

Un essai romancé

établissements), Vincent fréquente surtout le restaurant Bataille, rue des Abbesses, et le Tambourin, 62 boulevard de Clichy. Il n'est pas douteux qu'il ait été l'amant d'Agostina Segatori – au nez et à la barbe de son rival : nous y reviendrons –, la tenancière de ce cabaret assez louche. A la suite de l'altercation (qu'il a) avec un garçon de l'établissement, il voudra reprendre ses toiles qui ornent les murs ; mais sans doute les abandonna-t-il (on ne compte plus les dispersions !) puisque certains assurent qu'elles furent vendues pour quelques francs après la faillite du cabaret. » Dès lors, le décor est planté. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Quant à l'ambiance délétère qui règne entre Vincent et Théo, elle est elle aussi avérée.

De fait, l'amitié centrale, durant cette période, trouve son pivot en la personne du jeune peintre Emile Bernard, âgé de 18 ans lorsqu'ils se rencontrent dans l'atelier du peintre Cormon qu'ils fréquentent en compagnie de Toulouse-Lautrec. Ensemble, ils approchent Seurat et Signac (excusez du peu) ; ainsi – si on peut l'exprimer ainsi – que l'art des estampes japonaises, pour lequel Vincent a déjà éprouvé un véritable coup de foudre. Exploisons quand même ces maigres ressources, auxquelles nous rajouterons les éléments d'interprétation qui s'imposent. En premier lieu, lorsque Vincent arrive à Paris, il le fait à l'improviste. Ce qui veut dire qu'il impose sa venue à son frère, pris au dépourvu. Et à peine descendu du train, il court dans la salle Carrée du Louvre où il donne rendez-vous à son frère par un simple billet envoyé à son agence. Théo habite depuis peu dans un petit appartement rue Laval, trop exigü pour contenir un atelier, ce qui l'oblige à déménager de manière précipitée dans un appartement plus grand, au 54 rue Lepic. Six mois seulement

Un essai romancé

après son arrivée, Vincent, qui en a constaté la cherté, déclare à un ami anglais qu'il y découvre avec grand intérêt la peinture du groupe des impressionnistes (Degas, Monet), espérant en faire bientôt partie.

Pour y parvenir, il peint son exaltation de la couleur dans des bouquets de fleurs, ajoutant : « Le vrai dessin, c'est de modeler avec (de) la couleur cherchant la vie. » Vincent écrit aussi cette phrase : « Au printemps, disons en février, ou même peut-être plus tôt (c'est-à-dire d'ici moins d'un an) il se peut que j'aie dans le midi de la France, le pays des tons bleus et des couleurs gaies. » Ce qui prouve que, très rapidement, s'expatrier hors de Paris est déjà devenu pour lui un objectif. Projet que des événements fort embrouillés précipiteront. A cette époque, il se dit pourtant mieux portant et pense toujours établir une confrérie d'artistes ; mais, ayant quitté l'atelier Cormon – où il n'a rien appris, dit-il - au bout de trois mois seulement, il travaille désormais seul et se sent enfin lui-même.

Malgré une situation difficile, Vincent conserve toute sa foi en une couleur dont il dit qu'elle sera l'expression des peintres de demain. Théo, de son côté, tente de monter sa propre affaire indépendante avec Bonger, le frère de Johanna, sa future épouse, qui est toujours dans son circuit relationnel proche ; mais ses oncles s'y opposent. Probablement parce qu'ils ne cautionnent pas entièrement les valeurs nouvelles que tente de défendre les nouveaux peintres. Par ailleurs, les mêmes trois protagonistes sont impliqués dans une histoire peu reluisante où ils échangent sur la manière la plus appropriée de débarrasser Théo d'une aventure infructueuse (une mystérieuse S. – voir ce que je dis plus loin de l'emploi rarissime des initiales pour désigner une personne), tout en essayant de la « caser » auprès de Vincent. De

Un essai romancé

nos jours, des propos approchants seraient qualifiés de sordides... Lequel Vincent ne se montre pas toujours tendre avec ses amis. Et il le fait savoir à Emile Bernard, qui plus tard tracera de lui le portrait suivant : « Roux de poil, barbiche de bouc, moustache rude, toque capillaire rase, le regard d'aigle et la bouche incisive comme pour ainsi parler (...). Véhément dans le discours, interminablement explicatif et développeur d'idées, peu prêt à la controverse, encore lui tout cela ; et des rêves, ah ! des rêves ! expositions géantes, phalanstères philanthropiques d'artistes, fondations de colonies dans le Midi, et ailleurs, envahissement des milieux publics pour la fameuse rééducation des masses qui ont pourtant connu l'art dans le passé... »

Cependant, Vincent est toujours prêt à défendre ceux qui s'investissent par leur intérêt pour l'art. Il n'hésite donc pas à faire la morale à ce même Emile Bernard : « Si donc tu as déjà réfléchi que Signac et les autres qui font du pointillé font avec cela assez souvent de très belles choses, au lieu de dénigrer celles-là il faut, surtout en cas de brouille, les estimer et en parler avec sympathie. Sans cela on devient sectaire, étroit soi-même et l'équivalent de ceux qui n'estiment pour rien les autres et se croient les seuls justes. » Concluant que l'intérêt commun commande de mettre de côté les petites jalousies et les grands égoïsmes ! Commentaire qui n'est en rien anodin, car celui-ci décrit finalement assez bien l'ambiance générale de compétition qui règne habituellement dans la capitale des arts ; compétition passablement exacerbée par cette jeunesse fougueuse qui n'aspire qu'à une seule chose : se faire elle aussi une place au soleil, tout en faisant triompher leurs idéaux.

Un an plus tard, soit à l'été 1887, Vincent signale à Théo, de nouveau parti en vacances en Hollande, l'incident crucial qui le lia

Un essai romancé

au cercle du cabaret dénommé le Tambourin. Il commence par placer Agostina Sigatori devant ce qu'il pense percevoir comme étant des contradictions apparentes et des mensonges ; mais, en réalité, cette dernière semble surtout être la « protégée » - au sens où on l'entend d'une péripatéticienne sous l'emprise de son souteneur – de Henri de Toulouse-Lautrec. Aussi, l'altercation que Vincent mentionne et qui fut confirmée par des tiers sonne plutôt tel un avertissement de chef de gang à un disciple récalcitrant. Vincent, fort en caractère, ne s'en laisse pas conter et tente, dans un premier temps, de récupérer ses tableaux qui décorent l'intérieur du Tambourin, sans y parvenir. Il raconte : « (...) Puisqu'elle n'est pas venue me voir, je considérais qu'elle savait qu'on me chercherait querelle, mais qu'elle a cherché à m'avertir en me disant : « Allez-vous-en », ce que je n'ai pas compris, et d'ailleurs n'aurait peut-être pas voulu comprendre. Elle a maintenu que moi j'avais cherché querelle (...), sachant que si elle prenait parti pour moi, on lui ferait des atrocités. (...) Elle n'avait pas bonne mine, et elle était pâle comme de la cire, ce qui n'est pas bon signe. »

Gardons bien tout cela en mémoire, en quoi réside le nœud du problème. Et qui, comme un hasard heureux – si l'on peut dire ! -, arrive alors que Théo, l'ange-gardien attitré de son frère, est parti en voyage... pour faire sa demande en mariage à Johanna Bongler, la sœur de son associé. Laquelle se montrera dans un premier temps fort surprise, voire réticente. Conjonction qui arrache à Vincent ce commentaire quelque peu désabusé : « Moi je me sens passer l'envie de mariage et d'enfants et à des moments je suis assez mélancolique d'être comme ça à trente-cinq ans, (alors) que je devrais me sentir tout autrement. Et j'en veux quelquefois à cette sale peinture. » Car côté relationnel, avec son frère Théo,

Un essai romancé

les choses ne vont guère mieux. Nous sommes bien loin d'observer une situation idyllique et tranquille ; ni une collaboration fructueuse en bonne intelligence. Jugez-en plutôt ; à sa sœur, Théo écrit : « La vie est presque insupportable ; personne ne veut plus venir chez moi parce que Vincent ne fait que chercher querelle ; en outre, il est si désordonné que notre intérieur est loin d'être agréable. J'espère qu'il ira s'installer seul quelque part. Il en a déjà parlé, mais si je lui disais qu'il doit s'en aller, ce serait pour lui une raison de rester. Je ne lui veux aucun tort, mais je demande une chose, c'est qu'il ne m'en fasse pas ; or, en restant il m'en fait, et il m'en coûte de le voir s'attarder. »

S'il confie se sentir vieux et brisé, Vincent est cependant encore amoureux des femmes et de la vie. Réaliste, il admet que pour réussir il faut être ambitieux, et que l'ambition lui a toujours paru absurde. Pour autant, il ne peut s'empêcher de peindre ses deux tableaux par jour... probablement dans un état passablement imbibé d'absinthe. Or il faut porter une attention absolue à ses paroles : car Vincent s'y livre bien plus profondément qu'on ne le croit. S'il évoque à nouveau un possible départ vers le sud, c'est avant tout, dit-il, « pour ne plus voir tant de peintres qui me dégoûtent comme homme (sic !) » Il mesure en conséquence que le travail qu'il a accompli pour décorer le Tambourin lui sera confisqué, et ne s'y oppose pas ; sachant probablement qu'il n'a pas les moyens de lutter. Ce qui paraît pourtant en contradiction avec la nature orgueilleuse de Vincent. Quant à la nature des relations qu'il nourrit avec la tenancière que tout le monde appelle la Segatori, sans s'étendre sur le sujet, Vincent n'en fait pourtant pas mystère. Ce moment de la vie de Vincent étant central, il faut le citer intégralement : « Pour ce qui est de la

Un essai romancé

Segatori, cela est une tout autre affaire, j'ai encore de l'affection pour elle, et j'espère qu'elle en a encore pour moi. Mais maintenant elle est mal prise, elle n'est ni libre ni maîtresse chez elle, surtout elle est souffrante et malade. Quoique je ne dirais pas cela en public, j'ai pour moi la conviction qu'elle s'est fait avorter. » Ce que l'on peut résumer ainsi : la Segatori étant connue pour être la « protégée » de Henri de Toulouse-Lautrec, le grand cœur serviable de Vincent l'a porté à vouloir la secourir de l'emprise d'une funeste influence, comme il en a le penchant. Le réseau de ce dernier l'en aura dissuadé par les moyens habituels de l'intimidation, et Vincent doit finalement s'avouer vaincu. Il se retire donc avec pertes et fracas, biens et sentiments compris : dur apprentissage de la vie parisienne ! Un peu plus de six mois plus tard, il devra disparaître de la capitale en s'installant en Arles, où pourtant il ne connaît personne. On dit que ce fut sur les conseils de Toulouse-Lautrec qu'il fit ce choix : n'était-ce pas plutôt une injonction déguisée de ne plus remettre les pieds à Paris ? Et pour la petite histoire : le Tambourin fit lui aussi faillite et tout le matériel de Vincent qui s'y trouvait fut alors vendu pour une bouchée de pain.

Un essai romancé

VI- Transhumance vers la lumière
(février 1888 – décembre 1888)

Nous pourrions sans scrupules faire débiter l'épisode arlésien de Vincent à la première lettre que celui-ci écrit à sa sœur cadette Wilhelmine (surnommée Wil). Lettre certes écrite depuis Paris à l'automne 1887, suite au passage de Théo à Breda : soit six mois avant le départ de Vincent. Mais elle en est à la fois la dernière trace connue et ne parle pas de sa vie parisienne ; mais elle entérine le fait que Vincent a tourné une page, se projetant vers d'autres horizons. De plus, n'ayant encore jamais correspondu ensemble, cette lettre est remplie d'une gentillesse et d'une bienveillance qui contrastent avec le ton parfois lourd des confidences échangées entre frères. Pour l'occasion, c'est Wilhelmine qui lui écrit - sans doute par l'entremise de Théo -, visiblement préoccupée par l'état de santé de ce dernier (peut-être un simple prétexte ?) ; mais surtout pour lui demander conseil sur la manière d'aborder la création littéraire.

Vincent soutient son frère, affirmant que ce dernier assure de lourdes charges sans toujours en retirer bon accueil, notamment pour ses affaires personnelles ; et ce, même lorsque ses interlocuteurs appartiennent au cercle familial ! Et Vincent use de périphrases parfois un peu condescendantes : « Chez tout être sain et naturel, il existe une force germinatrice comme dans le grain et le froment. Germer est conforme à la nature. Ce qui est

Un essai romancé

force de germination dans le grain, en nous, c'est l'amour. » Car pour pouvoir s'évader en art comme en pensée, Vincent incite sa sœur à s'ouvrir à la lecture des écrivains naturalistes français, ce qui peut se lire comme une invitation à l'émancipation. A l'intention d'une jeune femme de 25 ans qui ne connaît manifestement que l'atmosphère des écritures saintes dont elle a été nourrie par son milieu protestant, Vincent évoque que « Pour moi, je me félicite toujours d'avoir mieux lu la Bible que beaucoup de gens d'aujourd'hui, justement parce que j'éprouve une certaine tranquillité à savoir que des idées d'une telle élévation ont pu exister autrefois. Mais justement parce que je trouve que l'ancien est beau, j'estime à plus forte raison que le neuf est beau. A plus forte raison parce que nous pouvons dans notre époque œuvrer nous-mêmes, et que le passé comme l'avenir ne nous intéressent qu'indirectement. »

Cette lettre est très intéressante car on y retrouve un peu du van Gogh idéaliste et passionné de la première heure que l'on avait perdu de vue au cours des mois précédents. Il y conserve une bienveillante lucidité, ce qui nous permet de signaler que, bien malgré les importantes vicissitudes qu'il a vécu et dont il se plaint régulièrement à son frère Théo, il n'a encore montré aucun signe de cette folie dont il subira bientôt les assauts, un an plus tard. Soit sain de corps et d'esprit – peu ou prou ! – un peu plus de deux ans avant l'échéance terminale, tandis que ce qu'il a produit à Paris révèle une beauté éblouissante et entièrement cadrée. Il est absolument nécessaire de noter tout cela afin de bien juger de la nature de cet emballement final, qui résulte bien évidemment de ses soucis, d'un labeur parfois exagéré et d'une probable accoutumance à l'alcool ; mais emballement qui ne

Un essai romancé

début véritablement que lorsqu'il fait la rencontre de la lumière exacerbée, et pour lui accablante, du Sud de la France.

Pour en revenir à Wilhelmine, Vincent lui déconseille d'étudier la littérature (toujours cette phobie des écoles), l'incitant plus directement à vivre. Aussi, la méthode qu'il préconise est-elle : « Beaucoup de choses viennent de soi ; on grandit, on se développe tout seul. N'étudie, ne pioche donc pas trop. Cela rend stérile. Amuse-toi plutôt trop que trop peu, consacre d'autant plus de temps à l'art ou à l'amour. » Pour en conclure : « Cela dit, l'idée de vouloir devenir artiste n'est pas une mauvaise idée, car quand on a en soi de l'ardeur et de l'âme, on ne peut les ensevelir dans un étouffoir ; on préfère brûler que d'étouffer. » Soit : on est avant tout artiste par nécessité ; tout un programme qui, s'il a bien été appliqué au pied de la lettre par cette femme en devenir, aura entièrement infléchi la destinée de Wil, pour le meilleur comme pour le pire !

Mais Vincent s'est déjà tourné vers un ailleurs. Il est parti, ayant quitté Paris à nouveau malade. Au moins, il n'y était pas seul. Arrivé en Arles, ville inculte et reculée à cette époque, très rapidement, le sentiment de solitude l'accable. Il possède bien la peinture pour lui tenir compagnie ; mais sa manière fouguese de l'appréhender mine entièrement sa santé nerveuse. Vincent admet rarement et seulement à demi-mots être en train de devenir alcoolique ; habitude qu'il a définitivement scellée à Paris. Car enfin, par l'intermédiaire du soleil - médium auquel il ne s'est pas encore habitué -, du dépaysement frontal et du choc des cultures, très rapidement Vincent se rapproche d'un état d'apoplexie.

Un essai romancé

Vincent écrit à son frère le jour même de son arrivée, alors qu'il neige jusqu'à vingt centimètres. Arles n'est alors qu'une petite bourgade comme il en a connu en Hollande. Il descend au restaurant Carrel et découvre un paysage contrasté. Dès sa lettre suivante, le lecteur découvre, grâce aux échanges que Vincent entretient, que celui-ci joue le rôle d'expert et de conseiller en matière d'achats de tableaux pour nourrir le commerce parallèle qu'ils ont préalablement imaginé avec son frère et son associé Bonger (Vincent emploie dès lors un nous indéfini). Ainsi, Vincent est clairement mandaté pour dénicher des toiles nouvelles, peintes dans la veine des impressionnistes. Et dès la deuxième lettre, il prospecte pour le compte d'Emile Bernard qui compare les coûts d'installation depuis Pont-Aven. Nous sommes donc clairement placés devant une entreprise de négoce d'œuvres d'art à but commercial : la prospection, l'achat et la création en commun ayant partie liée. Lui compte s'achalander en toile et en couleurs depuis Marseille, ville où il n'exclue pas de se fixer à terme.

Poursuivant par courrier interposé leurs réflexions, il devient nécessaire que leur activité ne fasse pas d'ombre à l'employeur officiel de Théo qui, entretemps, est devenu la compagnie Boussod et Valadon. Elle devrait plutôt apparaître comme une activité complémentaire sur un créneau risqué, car novateur. Or les recommandations de Vincent sont hautement stratégiques, conseillant à Théo de s'allier avec Tersteeg à La Haye, alors même qu'on connaît les raisons profondes de leur inimitié (ce qui revient à reconnaître ses qualités de vendeur). Ce que propose Vincent est ni plus ni moins de créer un axe commercial pour les impressionnistes et assimilés, depuis la succursale de Londres jusqu'à celle qu'il escompte créer à Marseille, via Paris. Tout cela

Un essai romancé

dans l'esprit de rendre service aux artistes vivants en faisant monter la côte de leurs tableaux. Pour Gauguin qui est malade de dysenterie chronique et de paludisme, à sec et totalement déprimé, il joue l'entremetteur auprès de Théo, au point que Vincent autorise Théo à lire ses lettres transitant par chez lui, afin qu'il puisse prendre connaissance en direct de leur contenu.

Dès qu'il cesse de neiger alentours, le mistral s'installe et Vincent avoue ne pas avoir eu l'occasion de se mettre à travailler au dehors. Il est vrai que son installation tarde à se mettre en place. Mais les deux frères parlent résolument affaires ; et donc, marcher de l'art. D'où découle l'évocation d'événements politiques tels que la mort de l'empereur Guillaume (1870 n'étant pas si loin dans les mémoires). L'association d'artistes que suggère Vincent est, dans l'esprit, une coopérative où les bénéfices des ventes seraient partagés équitablement, afin que chaque adhérent puisse continuer à peindre à l'abri du besoin. En voici les grandes lignes : « Si Degas, Monet, Renoir, Sisley, Pissarro, prenaient l'initiative disant : Voici : à nous cinq nous donnons chacun dix tableaux (ou plutôt nous donnons chacun pour une valeur de 10.000 francs, valeur estimée par les membres experts, par exemple Tersteeg et toi, que la société s'adjoit, lesquels experts également versent un capital en tableaux), puis nous nous engageons en outre de donner par an pour une valeur de... Et nous vous invitons, vous autres, Guillaumin, Seurat, Gauguin, etc. (incluant bien sûr Van Gogh, ce qui pour lui ne ferait pas une grande différence, puisqu'il donne déjà régulièrement de sa production à Théo) à vous joindre à nous (vos tableaux passant du point de vue valeur par la même expertise). Alors, les grands impressionnistes du Grand Boulevard donnant des tableaux devenant propriété générale garderaient

Un essai romancé

leur prestige, et les autres ne pourraient plus leur reprocher de garder pour eux les avantages d'une réputation, sans aucun acquise doute par leurs efforts personnels et par leur génie individuel en premier lieu, mais cependant, en deuxième lieu, réputation grandissante, solidifiée et maintenue actuellement aussi par les tableaux de tout un bataillon d'artistes qui jusqu'à présent travaillent dans une dèche continuelle. Quoi qu'il en soit, il est bien à espérer que les choses se fassent et que Tersteeg et toi deviennent les membres experts de la société (avec Portier peut-être ?) » (Toutes ces lettres étant directement écrites en français).

Théo a exposé trois toiles de Vincent au Salon des Indépendants, mais Tersteeg prend manifestement le temps de la réflexion ; ce qui a le don d'agacer fortement le caractère bouillonnant de Vincent. Un mois à peine après son arrivée, Vincent a entrepris l'un de ses plus célèbres tableaux, le *Pont de Langlois*, à Arles (que Vincent s'évertue à appeler le pont de l'Anglais ; mais il y a moindre mal, l'un étant la racine étymologique de l'autre – autre ironie du sort, puisqu'aujourd'hui cet ouvrage a été rebaptisé Pont Vincent Van Gogh !), et envisage de faire parvenir à sa veuve le tableau hommage qu'il a peint en mémoire de Mauve. Cette période est féconde, et même si l'esprit de Vincent est totalement accaparé par l'organisation de leurs affaires, son œil est devenu ferme, sa main solide, son regard stoïque et sa production irréprochable. Pour moi, Paris et ses début à Arles représentent la période bénie de l'artiste Van Gogh. Vincent se plaint pourtant d'avoir de nouveau de la fièvre, puis il renoue avec une maison close. Il utilise le cadre perspectif qu'il s'était fabriqué du côté de la mer du Nord pour construire des tableaux qui forment comme qui dirait l'acmé de sa peinture.

Un essai romancé

Car Vincent souhaite ne pas travailler pour son seul intérêt, mais dans la perspective d'établir l'avènement d'un nouvel âge de la couleur féconde, du dessin aux lignes fermes, et permettre un renouvellement éclatant de la vie artistique. Ce qui, peu ou prou, deviendra une réalité peu de temps après sa mort, avec l'amorce d'un mouvement en profondeur de démocratisation de la peinture. Il écrit à Emile Bernard (lettre conservée) ; mais aussi à de *Lautrec* (sic – et lettre étrangement disparue ?), comme il le lui a « formellement promis. » Devait-il s'acquitter du devoir de prouver son départ de Paris ? Par ailleurs, les mésaventures de Gauguin le chagrinent tant il connaît ce que vaut l'état de misère à un peintre, étant lui-même passé par là. A cette occasion, Vincent admet avec Flaubert que le talent est une longue patience et l'originalité, un effort de volonté et d'observation intense. Mais surtout, le sentiment de solitude l'étreint. Ce qu'il exprime ainsi : « Faut-il dire la vérité, et y ajouter que les zouaves, les bordels, les adorables petites Arlésiennes qui s'en vont faire leur première communion, le prêtre en surplis qui ressemble à un rhinocéros dangereux, les buveurs d'absinthe, me paraissent aussi des êtres d'un autre monde ? C'est pas pour dire que je me sentirais chez moi dans un monde artistique, mais c'est pour dire que j'aime mieux me blaguer que de me sentir seul. »

Tersteeg répond enfin de manière ouverte et bienveillante. Il se dit même disposé à acheter un Monticelli pour sa collection personnelle. Théo prépare aussi quelques études de Vincent pour les lui montrer, lorsqu'il viendra à Paris au mois de mai. Au Salon des Indépendants de 1888, Vincent est placé avec les impressionnistes, ce qui finalement le ravit. Mais il ne signe ses toiles que de son prénom, expliquant que le patronyme Van Gogh

Un essai romancé

est imprononçable en français, selon son euphonie d'origine. Il pousse Théo à acquérir trois Seurat, peintre à la côte encore abordable, pour chacune de leurs futures succursales. De manière impulsive et sous le coup de l'émotion - un hommage collectif et familiale étant alors en préparation -, il termine son étude pour Mauve (la meilleure peinture qu'il ait faite depuis son installation en Provence), qu'il signe des noms de Vincent et Théo. Mais le climat venteux de la région le dérange pour travailler en plein-air. Pourtant, ce qu'il découvre le fascine tant qu'il attache son chevalet à des piquets pour pouvoir continuer à peindre coûte que coûte. Il défend par ailleurs le peintre Guillaumin dont la vente d'un tableau à un prix qu'il juge dérisoire (300 francs) est encore négocié à la baisse par le négociant anglais Reid. Parallèlement, observant que Tersteeg et Théo s'impliquent conjointement, il lui paraît nécessaire que cela se fasse officiellement au nom de la maison Boussod et Valadon, qui est leur nouvel employeur.

A sa sœur, il évoque le souvenir de Mauve qu'il a aimé en tant qu'homme, moins en tant que peintre. Aucun être ne pouvant juger par avance de ses métamorphoses (mais seulement du sentiment qu'il développe envers autrui comme s'il s'agissait de lui-même), c'est finalement la posture qu'il retient de Mauve - oubliant manifestement, au passage, l'attitude méprisante que ce dernier a adopté en son temps envers Christine -. A cette occasion, il confie à Wilhelmine que s'il s'est volontairement expatrié vers le Sud de la France c'est, dit-il, *pour ne faire de tort à personne* autant que pour rechercher les couleurs tranchées qui sont devenues à la mode et qui personnellement l'attirent. A son frère, il dit être dans une rage folle de travail devant la beauté des vergers en fleurs. De fait, Vincent vit une telle crise

Un essai romancé

euphorique d'exaltation et de découverte qu'il détruit presque aussitôt les nombreuses lettres qu'il écrit, sa pensée fonctionnant à une vitesse hallucinante. De plus, son projet s'apparente à un combat sans mesure : « Je continue à sentir tous les jours que nous sommes obligés de faire quelque chose en Hollande, qu'il faut emmancher cela avec un entrain de sans-culottes, avec une gaité française digne de la cause que nous plaidons. Voici donc un plan d'attaque qui nous coûtera quelques-uns des meilleurs tableaux que nous ayons fabriqués à nous deux, valant certes disons plusieurs billets de mille francs, enfin en tout cas nous ayant coûté un lambeau de notre vie. »

D'autant plus que les affaires semblent être entrée dans une phase ascendante : Tersteeg étant conquis par les impressionnistes, Vincent lui destine le tableau *Pont de Langlois*, lequel s'avère être l'un de ses chefs-d'œuvre, pour orner sa collection personnelle. Car ce que veut Vincent par-dessus tout, c'est défendre les artistes vivants, soit les impressionnistes de la deuxième génération. Parallèlement, il veut se sentir une bonne fois pour toute en paix avec la Hollande, le pays de ses origines. Et c'est donc en y envoyant des tableaux qu'il souhaite atteindre cet objectif. S'échangent parfois de mauvaises nouvelles sur les trajectoires de ses confrères restés à Paris, tandis que se prépare l'Exposition universelle de 1889 – et donc que s'édifie la fameuse tour Eiffel que personne, étrangement, n'évoque jamais. Ce que Vincent, pour sa part, retient de son époque, il le transmet furtivement à sa sœur : « Comme tu le verras en lisant Zola et Guy de Maupassant, l'art aujourd'hui veut absolument quelque chose de riche, quelque chose de très joyeux. (...) Tu comprends que la nature de ce pays méridional ne peut pas être précisément rendue avec, par exemple, la palette d'un Mauve, qui appartient

Un essai romancé

au Nord et qui est un maître et demeure un maître dans le gris. La palette, aujourd'hui, est absolument colorée, bleu céleste, orangé, rose, vermillon, jaune très vif, vert clair, le rouge clair du vin, violet. » Quand on touche au sublime, il n'y a rien à répliquer...

Tout en travaillant d'arrache-pied, Vincent minimise ses problèmes de santé. Pissarro est approché et réagit à son tour positivement. Pour ce qui est de l'Exposition universelle, Vincent envisage une exposition non officielle (aujourd'hui on dirait off) de peintres moins bien côtés, mais à l'avenir prometteur. Après le thème des vergers, dont il escompte produire dix grandes toiles, il prévoit de s'attaquer aux arènes chaleureuses et chatoyantes. Et lorsqu'il en vient à évoquer la possibilité de représenter des cyprès sous une nuit étoilée, Vincent exprime qu'il est envahi d'une fièvre de travail continuelle. Grâce avec les beaux jours d'avril qui se profilent, il se persuade qu'il est en voie de guérison, si ce n'était le labeur excessif qu'il s'impose. On lui reproche de ne pas transcrire assez franchement la valeur (c'est-à-dire la nuance des tons), mais il répond qu'entre la valeur et la couleur il faut choisir (« On ne peut pas être en même temps au pôle et à l'équateur »), et que lui a choisi la couleur.

Durant cette période féconde, le lecteur sent que les lettres sont écrites dans la précipitation, car son expression redevient parfois très approximative, au point d'avoir du mal à saisir sa pensée. Il explique que s'il veut achever ses toiles en un jour, il doit se résoudre à les terminer en atelier d'après ses souvenirs et en faisant intervenir son imagination. Afin de justifier de sa technique, il soutient ne suivre aucun système en particulier pour organiser ses touches de pinceaux (« Je tape sur la toile à coups irréguliers, que je laisse tels quels. ») Et ajoute même : « Des empâtements, des endroits de toile pas couverts par-ci, par-là,

Un essai romancé

des coins laissés totalement inachevés, des reprises, des brutalités ; enfin le résultat est, je suis porté à le croire, assez inquiétant et agaçant pour que ça ne fasse pas le bonheur des gens à idées arrêtées d'avance sur la technique. » Par ailleurs, son travail tend délibérément à la simplification extrême du dessin et dans le maniement de la couleur. Il envoie dix toiles à Théo, accompagnées qu'une liste longue comme le bras de fournitures à commander en gros à Paris, avec de remise à la clé, pour qu'elles lui reviennent moins chères qu'une commande au détail à Marseille. De plus, cette liste montre que les couleurs qu'il ambitionne sont résolument modernes, ayant pris pour habitude de doubler ses tableaux en les synthétisant encore un peu plus, particulièrement ceux qu'il expédie en Hollande (confer Tersteeg), prévoyant que leur vente sera plus aisée que par le passé.

Pour ce qui est des vergers, il se lance dans la réalisation de triptyques (juxtaposition de trois toiles qui alternent : une toile verticale, encadrée par deux paysages horizontaux). Et pour arriver à les produire plus rapidement, il met trois ou quatre toiles en route simultanément... Emile Bernard, à la veille de partir faire ses classes militaires en Algérie, lui envoie une série de sonnets qu'il a composé sur le sujet de la création plastique et que Vincent commente de manière assez pertinente, sentant qu'il est aussi difficile de bien dire les choses que de les peindre. Il correspond avec John Russell, peintre australien vivant à Paris et qui a déjà peint un magnifique portrait de Vincent. Cette dernière lettre est posée, réfléchie et bien rédigée ; même si Vincent était plus à son aise, puisqu'il pleuvait le jour où il l'a écrite. Désormais, il dessine avec des pointes de roseaux taillés, ce qui

Un essai romancé

donne aux dessins de cette période un aspect caractéristique, en volées de petits bâtonnets dispersés dans un espace clairsemé.

Il est important de noter qu'à l'approche de l'Exposition universelle de 1889, les rapports entre les marchands et artistes eux-mêmes se tendent, vu que les enjeux de réputation deviennent grandissants. En conséquence, Théo est obligé de se déplacer jusqu'à Bruxelles pour y défendre ses intérêts... Car les commerçants que sont Léon Boussod et René Valadon se sont finalement montrés réticents à intégrer les impressionnistes dans leur portefeuille d'affaires, attitude qui met Théo dans une situation délicate. Ce fait décide Vincent à se consacrer pour un temps sur ses dessins à la plume, espérant pouvoir réduire ses frais de vie au strict minimum, en attendant de savoir comment la position de Théo pourrait évoluer. Il se décide par ailleurs à chercher un endroit plus vaste et plus commode pour créer, et qui serait d'un coût abordable. Pour cette raison, il se demande s'il ne serait pas préférable de s'installer directement à Marseille ? Son expression devient chaotique ; l'on mesure que son surmenage s'accroît, si ce n'étaient les premiers signes d'un dérangement clinique, car l'esprit de Vincent se laisse visiblement dépasser par les incertitudes que génère la conduite de leurs affaires. Il avoue même y penser continuellement ; mais restant en délicatesse avec la maîtrise du français (dommage qu'il ne continue pas à s'exprimer en hollandais au moins avec son frère !), il s'avère difficile de discerner entre compréhension et jauge de son état psychique.

Vincent loue pour 15 francs par mois ce qu'on appelle communément la maison jaune, qui n'est qu'une aile inhabitée

Un essai romancé

d'une bâtisse provençale plus grande, pour y loger et travailler. Et aussitôt, il reprend ses échanges d'études et de dessins avec Russell, Bernard et Guillaumin, tandis qu'il indique à sa sœur Wilhelmine qu'à eux deux ils possèdent avec Théo des centaines d'œuvres peintes, gravées et dessinées, plus une collection constituée de plus de 1 000 estampes japonaises. On peut comprendre que des patrons un tant soit peu regardants aient pu craindre une activité en concurrence déloyale ! En prévision d'une campagne de démarchage à Marseille, Vincent s'achète trois chemises et des souliers neufs. Il oriente sa production en conséquence ; mais veille à ne peindre que dans la meilleure veine, quitte à peindre moins (sic). Désireux de mettre de l'ordre dans sa vie, il se résout à ne plus faire la noce dans un pays où il ne connaît pas grand' monde ; ceci afin de se consacrer entièrement à sa peinture. Connaissant la délicate posture dans laquelle se trouve Gauguin, il propose pour la première fois à Théo de l'inciter à venir le rejoindre dans le Sud. Les vergers qu'il peint à cette époque présentent une facture légère et éthérée tout à fait surprenante. Et il lui semble que le sens de la couleur, pour les gens du cru, est spontané, notamment pour ce qui concerne leur attitude vestimentaire. Il est vrai que ses rapports avec la population locale souffrent de sa nervosité et qu'il ne peut disposer de modèles.

Aussi, sa nouvelle installation devrait-elle lui permettre, espère-t-il, de se refaire une santé durant l'année... On sait malheureusement ce qu'il en aura été, puisqu'il ne lui reste que deux ans et trois mois à vivre, et ce dans des conditions particulièrement tourmentées. Il admet qu'à Paris il a fumé et bu de manière inconsidérée, et que son état de santé s'en trouve affecté. Mais il prétend qu'ici, dans le Sud, cela n'est plus le cas. Promesse de

Un essai romancé

gascon ? Paroles de poivrot ? Plus grave : il attire l'attention de Théo sur le fait que dans leur famille, les cas de folie ne sont pas isolés. Cela lui semble être à porter au crédit d'une sorte de névrose congénitale. Aussi compte-t-il sur une vie salubre pour se rétablir entièrement... Et en dévisageant les arlésiennes et leur fraîcheur de vivre, Vincent éprouve la préscience d'un peintre de l'avenir qui révolutionnera l'art de la couleur, tout en ajoutant que ce ne peut pas être lui ! Pourtant, le portrait qu'il en fait lui ressemble à s'y méprendre : dents plombés, vivant dans de petits restaurants et fréquentant les bordels de zouaves... Il envoie dix grands dessins à son frère car, constate-t-il, la peinture à Marseille paraît inexistante. Cherchant avant tout à calmer ses nerfs, il reste cependant d'une lucidité sans faille, jugeant que chez Untel, « le marchand vulgaire est plus fort que l'artiste raffiné. »

A cette période, Vincent écrit une lettre par jour en moyenne, racontant comment il couche sur un matelas à même le sol, ce qui lui fait économiser la moitié de ses frais de pension. Mais il ne s'en plaint guère, puisqu'étant parvenu au mois de mai, la belle saison s'installe désormais. Théo a la chance de vendre un Degas à 800 francs (une belle somme pour l'époque) tandis que Vincent, pour sa part, se dit tout heureux d'avoir enfin un chez soi. La situation matérielle des deux frères reste précaire, mais au moins elle ne s'aggrave pas. Pourtant, Vincent se *dit mécontent de ce qu'il produit*, et il est fort à parier que ses crises approchant, il commence, à l'encontre de sa propre vigilance, à introduire des distorsions et du relâchement dans son travail, au point que ses facultés d'attention s'en ressentent. Serait-il en train de perdre le goût de sa propre croyance en l'art ? C'est d'ailleurs en cela qu'il s'approche marginalement de

Un essai romancé

l'expressionnisme, au moment même où il tente de s'amalgamer au courant des impressionnistes.

D'un autre côté, Vincent envisage maintenant sereinement la perspective de s'installer durablement dans ce beau pays, même s'il s'aperçoit que les méridionaux de son époque sont volontiers de nature roublarde et voleuse, ce qui lui cause des désagréments. Et vivre lui revient au final presque aussi cher qu'à Paris. Du coup, son installation 2 place de Lamartine à Arles tarde à se concrétiser, et il ne sait comment y remédier. Il est à nouveau obligé de quémander à Théo de quoi vivre face aux malhonnêtetés dont se dit victime et dont il sera finalement dédouané par le juge de paix. Pourtant, il s'en veut ouvertement de ne pouvoir dédommager Théo par une valeur équivalente en œuvres d'art qu'il lui envoie cependant par caisses entières. Il se raccroche à l'idée qu'anciennement leur cousin Mauve a vendu pour plus de 6 000 francs d'aquarelles en un seul mois et que la nature, tout autour de lui, semble lui tendre les bras. Il incite donc son frère à thésauriser, persuadé qu'un jour sa peinture se vendra au moins 500 francs l'unité. Triste ironie du sort : le portrait que le docteur Rey va bientôt recevoir en remerciement aura séjourné dix ans dans un poulailler ; aujourd'hui, en euros, on pourrait facilement rajouter quatre zéros à ce chef-d'œuvre du musée Pouchkine ! Or son objectif est de produire une cinquantaine de toiles de ce tonneau-là.

La saison des iris arrive, et Vincent commence à peindre des paysages fleuris qu'il alterne avec des natures mortes ; et il faut avouer que le peintre van Gogh excelle en particulier dans la construction de ses symphonies colorées. Et tout est à l'avenant :

Un essai romancé

ses panoramas d'été se font âpres, sa couleur tendue à l'extrême et il présage que les environs de Nice devraient se montrer encore plus intenses. Cependant, la variété qu'il rencontre en Camargue semble lui suffire, car il a le chic pour commuer le moindre recoin en une auréole explosive de teintes lumineuses. Désormais, il mange mieux et pour moins cher, mesurant combien le vin de ses anciens logeurs était une piquette. Mais Théo lui aussi se sent progressivement envahi par un état de faiblesse qu'un de ses médecin attribue à une possible maladie de cœur... Cependant, l'agitation du déménagement passée, Vincent se sent manifestement plus serein ; et il est sensible que la rédaction de ses missives redevient plus limpide. Vincent réaffirme à son frère que son besoin d'abstinence est voulu et qu'il s'en porte mieux, côté travail, car seule l'absence de travail le rend mélancolique. Il mandate Théo pour offrir en son nom deux petits tableaux à une comtesse et à sa fille, lui préconisant au passage de fréquenter plutôt les personnes du monde...

On sent par ses paroles que son âge l'accable, mais qu'il y gagne en sérénité ; sentiment qu'il veut transmettre à son frère qui, comme lui, vie une période de passage à vide. Il peut sembler que l'un et l'autre, pour des raisons de santé différentes, aient la volonté de se ranger d'une vie désordonnée qu'ils auraient partagée à Paris. Voici par exemple le genre de pensées qu'ils échangent : « Nous ne nous sentons pas mourir, mais nous sentons la réalité de ce que nous sommes peu de chose ; et que pour être un anneau dans la chaîne des artistes, nous payons un prix raide de santé, de jeunesse, de liberté, dont nous ne jouissons pas du tout, pas plus que le cheval de fiacre qui traîne une voiture de gens qui s'en vont jouir, eux, du printemps. » Et à peine plus loin : « Il me semblait que comme moi tu en souffrais

Un essai romancé

de voir ta jeunesse se passer en fumée, mais si elle repousse et paraît dans ce que l'on fait il n'y a rien de perdu, et la puissance de travailler (devient) une autre jeunesse. » Passages admirables, ne pourrait-on en convenir ?

Or il est clair que si Vincent présente une santé chancelante, de son côté, bien qu'il soit plus jeune de quatre années, Théo n'est pas du tout au mieux de sa forme. Pour autant, il est envisagé que Théo soit envoyé en Amérique pour accompagner un chargement de tableaux, ce qui n'est pas du tout du goût de Vincent qui, pour sa part, souffre toujours « d'émotions mal motivées et d'hébètements. » Signes avant-coureurs d'un mal plus profond ? Il projette un voyage aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Parvenu à l'acmé de sa vocation de peintre il déclare : « Je me fais toujours des reproches que ma peinture ne vaut pas ce qu'elle coûte. Il faut pourtant travailler ; seulement sache que si jamais les circonstances (rendaient) désirables que je m'occupe plutôt dans le commerce, pourvu que cela te décharge, je le ferais sans regret. » Et il en arrive à dire que les tableaux finissent par le laisser froid ; et qu'en foi de quoi la santé de son frère et sa réussite lui importent plus que les siennes. Cependant, il apparaît évident que quelque chose en Vincent s'est brisé : un allant jusque-là indestructible semblant prêt de s'éteindre et l'on notera au passage cette phrase anodine : « Je crois que comme intelligence il (parlant du peintre danois Mourier Petersen) serait bien préférable à ce L., duquel je ne sais pourquoi, je ne pense pas du bien. » Or Vincent n'applique des initiales qu'à des personnes très proches ; ce L. désignerait-il donc Lautrec ?

Une nouvelle opportunité se présente alors : Gauguin se disant en grande difficulté à Pont-Aven, ce dernier demande l'aide de Théo. Puisque Vincent avait lui-même envisagé cette éventualité, Théo

Un essai romancé

en fait part à Vincent qui dès lors s'enthousiasme en échafaudant un plan pour pouvoir l'accueillir à Arles. La vie en commun revenant moins chère que de subventionner séparément deux artistes, cette éventualité pourrait s'envisager en échange d'un tableau de Gauguin par mois. Ce serait d'ailleurs le début d'une association plus large de peintres, comme il l'a déjà envisagée avec Emile Bernard. Dans tous les cas, Vincent croit en la peinture de Paul Gauguin et il insiste auprès de Théo pour qu'il ne le laisse pas en carafe. De vrais Saint-bernards, ces deux Van Gogh ! Et sans surprise, la lettre de Vincent à Gauguin est remplie d'altruisme : « Tu sais que mon frère et moi nous estimons beaucoup ta peinture et que notre grand désir serait de te savoir un peu tranquille. » Le but serait aussi de préparer une exposition en commun à Marseille, ville qui n'est pas encore au fait de ce genre de peinture. Sa seule contrainte serait de pouvoir s'acclimater à la chaleur du Midi ; mais il ne pourrait s'en trouver que mieux portant.

Théo a su noter que ce que produit Vincent depuis qu'il s'est établi dans le Sud possède plus de caractère et beaucoup de style. Mais la proposition de Vincent le met dans l'embarras : tiraillé qu'il est par ses employeurs et l'augmentation prévisible de ses charges. En réponse, Gauguin argue des avantages de la vie à deux et parle d'un possible capital de 600 000 francs qui permettrait à Théo de devenir gérant d'une entreprise de marchand de tableaux impressionnistes dont Gauguin resterait le propriétaire. Ce à quoi Vincent ne croit pas du tout, sans pour autant se départir de l'idée de l'accueillir ! Resterait la question des dettes contractées par Gauguin, qui peuvent se régler par des tableaux laissés en gage, comme Vincent l'a fait à Anvers lorsqu'il s'était agi de rejoindre Paris. Au-delà des promesses de Gauguin,

Un essai romancé

Vincent en est persuadé : la plus grande valeur que celui-ci possède réside dans sa peinture. Quelle sûreté absolue dans le jugement !

Vincent se met en quête de nouveaux sujets campagnards : vastes plaines, champs de blé à perte de vue, fermes et meules de foin, qui tous sont traités de manière « solide ». La venue potentielle de Gauguin l'a manifestement revigoré. Car il sait que, chacun dans leur style, ils avancent de manière personnelle ; ce qui ne peut que se révéler fécond. Il se hasarde à vouloir entreprendre des toiles de plus grand format devant cette nature qui commence à se montrer âpre et brûlée. « Dans tout il y a maintenant du vieil or, du bronze, du cuivre dirait-on, et (...) avec l'azur vert du ciel chauffé à blanc, cela donne une couleur délicieuse, excessivement harmonieuse, avec des tons rompus à la Delacroix. » Mais il reste circonspect : « Alors peut-être, peut-être je suis sur la piste et mon œil se fait-il à la nature d'ici. Attendons encore pour être sûr. » Voulant signifier en cela qu'il commence seulement à se sentir capable de rivaliser avec les teintes de Cézanne.

Attaquer de plus grands formats (tous les peintres vous le diront) est un signe d'aisance ; même si le terme grand, chez Vincent Van Gogh, peut paraître bien ridicule, en regard de ce qu'ont produit les arts modernes et contemporains. Si Tersteeg évolue de façon surprenante, il reste toujours – et délibérément ? – à contre-temps de Théo, ce qui lui semble être une fatalité. Pour sa part, Gauguin semble tergiverser et se dit soudain être plus à l'aise que précédemment – ou tente-t-il de faire monter les enchères ? -. Car Gauguin, par sa femme, est en cheville avec une lignée de banquiers, ce qui n'inspire pas réellement confiance à Vincent qui ne jure que par le concept d'une communauté

Un essai romancé

d'artistes autogérée. Or la contreproposition de Gauguin est d'une tout autre teneur : « La société échange sa protection contre dix tableaux, que les artistes auront à donner ; si les dix artistes font cela, la société juive (sic, mais factuel) empoche carrément « pour commencer » 100 tableaux. La protection de cette société qui n'existe même pas, coûte bien cher ! » A ces propositions, Vincent oppose : « La grande révolution : l'art aux artistes, mon Dieu peut-être est-ce une utopie et alors tant pis. »

Avec l'été, la peau de Vincent se met à brunir tandis qu'il continue ses trocs de dessins avec Koning, le secrétaire hollandais de son frère. Et enfin il arrive aux Saintes-Maries-de-la-Mer et ce qu'il découvre l'éblouit : « La Méditerranée a une couleur comme les maquereaux, c'est-à-dire changeante, on ne sait pas toujours si c'est vert ou violet, on ne sait pas toujours si c'est bleu, car la seconde après le reflet changeant a pris une teinte rose ou grise. » De retour à Arles, ces couleurs vécues à cru lui inspirent un traitement à plat, sans aucun reflet, selon la technique des estampes japonaises. Car Vincent monte à ce point l'intensité de ses teintes que par leur seul contraste, celles-ci se mettent à chanter (ce qu'on appelle « outrer » la couleur). Dans ce cas, le noir et le blanc deviennent eux-mêmes des couleurs. Sur ce principe, il aborde les fameuses barques qu'il a croqué aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Puis il termine son séjour par cette autre évidence : « L'avenir de l'art nouveau est dans le Midi. » Combien l'avenir lui donnera raison sur ce point aussi ! Cette lettre est d'ailleurs un nouveau chef-d'œuvre en soi : « Aussi ai-je la conviction que justement par un long séjour ici je dégagerai ma personnalité. » « Je voudrais qu'on gagne beaucoup d'argent pour faire venir ici de bons artistes qui se morfondent dans la boue du

Un essai romancé

Petit Boulevard (...). » « Ce que dit Pissarro est vrai, il faudrait hardiment exagérer les effets que produisent par leurs accords ou leurs désaccords les couleurs. » Mais où l'on perçoit aussi que les peintres Lautrec et Anquetin (peintre moins couru, mais auquel Vincent aurait emprunté au moins un sujet) tentent par voie de presse de s'ériger en nouveaux chefs de file de la tendance actuelle en art, au mépris de ce qui peut se faire ailleurs...

Avec sa sœur Wilhelmine, Vincent échange sur les crises de mélancolie dont ils sont affectés ; et que, pour sa part, il soigne avec de grandes quantités de café. Puis il évoque sa condition d'artiste qui souffre du fait que les marchands ne s'intéressent qu'aux artistes morts, ce qui leur permet d'en retirer un meilleur profit. (A ce sujet, je me permets d'ajouter que les artistes qu'il fréquente, Gauguin et Lautrec compris, sont logés à la même enseigne que lui ; ce qui minimise un peu la légende de l'artiste ignoré de son vivant, laquelle tient en grande partie au fait qu'il en a retracer lui-même le parcours sinueux dans une correspondance particulièrement étoffée.) Pour ce qui est de la réception faite aux artistes vivants, c'est toujours la même chose : « On a bien entendu parler des impressionnistes, on s'en fait d'avance une haute idée ; la première fois qu'on les voit, on est amèrement déçu, on trouve ça négligé, laid, mal peint, mal dessiné, mauvais de couleur, tout ce qu'il y a de misérable. » Or cette longue lettre de plus de six pages écrite avec beaucoup de soin dans un hollandais impeccable est touchante de vérité et de sincérité ; elle montre à quel point, moins de six mois avant l'affaire non résolue de l'oreille coupée, son esprit reste clair et limpide, alors qu'il dit expressément l'avoir écrite d'un trait et sans l'avoir relue... Surprenant. Il y parle de la transparence de l'air. Il explique : « L'art d'aujourd'hui ne durera pas. (...) Je dis cela

Un essai romancé

pour te faire comprendre quelle sorte de lien m'attache aux peintres français qu'on nomme les impressionnistes, pour te dire que je connais personnellement beaucoup d'entre eux, et que je les aime. » Il s'y inquiète de la possible dispersion de ses affaires et collections restées en Hollande ; tout en subodorant que, pour elle, il est déjà trop tard. Puis il fait un constat lumineux sur sa vie parisienne : « C'est très gentil à Théo de t'avoir invitée à aller un jour à Paris. J'ignore quelle impression Paris pourrait faire sur toi. La première fois que je l'ai vu, j'ai senti surtout les choses tristes qu'on ne peut pas plus chasser de sa mémoire qu'on ne peut chasser l'atmosphère de maladie d'un hôpital, même très proprement tenu. Et cela m'est longtemps resté, bien que j'aie fini, plus tard, par comprendre que Paris est une serre chaude d'idées, et que les gens y cherchent à tirer de la vie tout ce qu'il est possible d'en tirer. Au près de cette ville-là, toutes les villes deviennent petites. Paris semble grand comme la mer, mais on y laisse toujours un morceau de sa vie. » Vraiment, cet homme était d'une sensibilité à toute épreuve qui nous fait penser que l'intelligence seule, en art, ne sert à rien, si l'on ne perçoit pas les choses.

Idem pour une lettre adressée à Emile Bernard datée de la fin juin 1888 (soit deux ans et un mois avant l'échéance) ; en français cette fois, dans laquelle il stipule qu'il peint toute la journée dehors, y compris en plein midi et sans discontinuer sous le soleil. Mais il n'arrive pas à se mettre à créer la toile *Ciel étoilé* dont il rêve et dont qu'il perçoit qu'elle sera diablement difficile à aborder. « Mais quand donc ferai-je le *ciel étoilé*, ce tableau qui toujours me préoccupe. Hélas ! hélas ! c'est bien comme dit l'excellent copain Cyprien, dans *En ménage*, de J.-K. Huysmans : les plus beaux tableaux sont ceux dont on rêve (...) mais qu'on ne

Un essai romancé

fait pas. » Son frère Théo ouvre une exposition de dix toiles de Claude Monet que Vincent se langit de voir. Mais celui-ci est totalement accaparé par la moisson qui offre tant de sujets à traiter ! A tout hasard, Vincent met en relation Emile Bernard et Paul Gauguin, au cas où ce dernier décidait en fin de compte de rester à Pont-Aven. Réussissant une belle étude de semeur à la tonalité jaune, ciel compris, Vincent se demande sans fausse pudeur s'il aura la force d'en faire un tableau. Nous verrons un peu plus loin à quel point cette question est révélatrice de l'état d'esprit de van Gogh. Il peint un premier buste de zouave à tons disparates et violemment contrastés sur fond orange et vert. Désormais, c'est Théo qui paie directement les couleurs chez le distributeur parisien Tasset auprès de qui Vincent multiplie les commandes. Puis ce même Van Gogh juge l'indécision de Gauguin de manière clémente, ayant conscience des charges familiales importantes que ce peintre momentanément désargenté supporte.

S'adressant à Emile Bernard qui s'est mis à lire la Bible par pure curiosité intellectuelle, il dit : « Tiens, (...) il ne lui manquait plus que cela, ça y est maintenant en plein... la névrose artistique. Car l'étude du Christ la donne inévitablement, surtout dans le cas où c'est compliqué par le culottage de pipes innombrables. La Bible, c'est le Christ, car l'Ancien Testament tend vers ce sommet. Saint-Paul et les Evangélistes occupent l'autre pente de la montagne sacrée. » Ce qui veut dire que, pour lui, la figure du Christ est la consolation de la rudesse de la Bible. Et sur ce sujet non prémédité, car suscité par son correspondant, Van Gogh va se livrer plus loin qu'il ne l'a jamais fait sur ce thème de la religion. Pour lui, le Christ est le plus grand des artistes car il travaille à partir de la chair vivante et de nos esprits, évoquant par là qu'il

Un essai romancé

tentait d'orienter positivement notre destinée humaine. Ce qu'il retranscrit à son niveau : rien n'ayant plus de prix à ses yeux que la valeur humaine, tout son esprit reste tendu vers le meilleur moyen de la révéler. D'autant que c'est son admiration pour la figure du Christ qui le retient de vouloir devenir lui-même ambitieux... En lisant le peintre de cette période à l'auréole pourtant confuse, tous les quidams que nous sommes ne peuvent aller que d'enchantements en émerveillements ! Finalement, la vraie figure du Christ est celle d'un semeur, ses paroles agissant sur nous telle une puissance créatrice pure ; et Vincent rappelle à ce sujet que Saint Luc, l'un de ses quatre Evangélistes, est aussi le patron des peintres. Cette lettre ô combien importante montre aux lecteurs l'évolution spirituelle de Vincent, qui s'accompagne d'une polarisation totale de son esprit vers les problématiques intimes de la peinture. Aussi rappelle-t-il que l'amour de l'art ne doit jamais venir escamoter l'amour vrai. Au point de croire en la résurrection prochaine du peintre en papillon, car la vie n'est pas seulement linéaire, de la naissance à la mort, mais elle est continuellement cyclique et se prolonge en une face qui ne nous est pas accessible. Concluant pourtant d'une manière on ne peut plus prosaïque : « (...) Faudrait vivre comme un moine qui va au bordel une fois par quinzaine – cela je le fais, c'est pas très poétique, mais enfin je sens que mon devoir est de subordonner ma vie à la peinture. »

Désormais, il dit travailler excessivement vite, comme pour obtenir *Le soir d'été* (peinture non précisément identifiée, mais qui préfigure sa *Nuits étoilées*), qu'il affirme avoir peint en une seule séance lors d'une nuit de mistral et qui, quoique grossière, n'a pas eut lieu d'être reprise. C'est d'ailleurs par le mistral qu'il s'explique certains dessins maladroits de son prédécesseur

Un essai romancé

Cézanne : « C'est son chevalet qui branle ! » Cela à bon escient, car « N'est-ce pas plutôt l'intensité de la pensée que le calme de la touche que nous recherchons ? » Pourtant, Vincent juge laid ce qu'il produit à ce moment-là. D'ailleurs, ce qu'il montre même à des peintre avisés (Mac Knight) les sidère et les plonge dans un silence glacé. Son sèmeur étant remanié, Vincent commande des couleurs chez le père Tanguy, à Paris : par pure fidélité (la plupart du temps, ses couleurs sont de mauvaise qualité et l'homme est roublard, ce qui finira par causer des soucis à son frère). Il trouve cependant ce sujet retors ; ou plus exactement, il a peur de s'y lancer, car le thème ayant déjà été traité à la perfection par Millet dans les tons gris de terre, il n'ose y appliquer ses couleurs étincelantes. « Peut-on maintenant peindre *Le sèmeur* avec de la couleur, avec un contraste simultanée de jaune et de violet, par exemple (...) ? Certes oui, c'est aussi ce que dit le père Martin : « Il faut faire le chef-d'œuvre ». Mais allez-y et on tombe en pleine métaphysique de la couleur à la Monticelli, gâchis d'où sortir à son honneur est bougrement incommode. »

Néanmoins, il refuse de souscrire au jugement qu'il travaille trop vite, car il se sait guider par l'émotion et la sincérité des sentiments. Il s'accoutume peu à peu à la chaleur de l'été, ce qui lui permet de continuer à accomplir ses travaux en extérieur, tandis qu'il reste sans nouvelle de Gauguin depuis le mois d'avril... A quoi Gauguin peut-il bien utiliser ce temps de valse-hésitation ? Mais ayant foi dans les avantages que représente une association d'artistes, Vincent reste ouvert à tous types de proposition. Car vivant seul, Vincent ressent le besoin de toujours être confronté à un travail effréné en lequel il imagine reconnaître les vibrations essentielles de la vie. Tout compte fait, il escompte que travailler à deux le calmerait de cette exaltation débridée qu'il

Un essai romancé

éprouve ; et son travail, peut-être, en deviendrait-il plus élaboré ? Il continue donc à produire et envoyer des toiles à Théo à un rythme soutenu. Vincent reçoit en échange des études de Lautrec (prouvant au passage que les protagonistes restent en relation) dont il approuve la facture. Car sans jamais le dire ouvertement, Vincent a une très haute estime de la plastique émanant de ce peintre. Et pour ce qui concerne l'artiste qui habite en lui, Vincent n'a que raison de l'admirer !

Par la suite, visite des ruines de l'abbaye de Montmajour et du village de Fontvieille. Pendant ce temps, Gauguin déclare avoir été malade et être obligé de garder le lit. Vincent développe l'idée que les artistes se dédient par leur mort aux générations qui les suivent à travers leurs œuvres. Puis il émet une autre idée étrange : se délectant de la vue des étoiles, il imagine que la mort n'est qu'un véhicule qui nous permet d'atteindre les étoiles. Ce qui transparait ici est que Vincent se met à penser de manière récurrente à l'éventualité de sa propre mort. Courant juin, son confrère Paul Gauguin annonce enfin, par l'intermédiaire de Théo, qu'il accepte le principe de venir s'installer pour l'hiver en Provence. Si on observe une amélioration de la santé de Gauguin, Vincent n'est pas en reste, qui annonce se sentir mieux que six mois auparavant. Il constate aussi que parmi ses dessins, ceux qu'il a campé rapidement s'avèrent être les meilleurs et qu'une fois les séances réalisées sur le motif il les retouche à peine. Mais il constate aussi que ce genre d'exercice mental intense l'épuise. Conséquence : seul allumer une pipe en buvant un bon coup alors le détend. Ce mode de vie le rapproche du peintre marseillais précurseur Adolphe Monticelli, qu'il admire tout en sachant que celui-ci devint alcoolique (profil manifestement

Un essai romancé

récurrent). Par ce travers, il a conscience d'atteindre la fournaise de la conception, ainsi que l'évoquaient les frères de Goncourt.

Ce contre quoi Vincent se défend désormais est le fait que, s'il est avéré qu'il peint vite, il dit en avoir médité et calculé chaque toile longtemps à l'avance ; ce qui ne peut s'apparenter à de la négligence pour son art. En prévision de l'arrivée de Gauguin, Vincent suggère de tout mettre en commun avec lui, y compris leurs tableaux, en prévision d'une vente équitable. Puis il part pour deux ou trois jours à travers la Camargue, alors que de son côté Théo accueille à Paris leur sœur Wil. Vincent commence à exprimer sa difficulté à se lier durablement avec les gens du cru, à deux ou trois exceptions près. Il lui arrive souvent de partir en repérage avec seulement un peu de pain et du lait dans sa besace, et cette pratique intrigue. Il négocie maintenant le matériau support pour confectionner ses toiles à raison de 10 ou 20 mètres carrés ! Théo organise à travers tout Paris des dépôts d'œuvres, afin de faire fructifier leurs fonds personnels. Comme il reçoit de nombreux travaux de la part de Vincent et qu'il est bien entendu que ceux-ci doivent servir à couvrir leurs frais, on ne peut pas exclure que certains de ses dessins et études peintes n'aient pas été vendues par ce biais – histoire de casser un peu plus la légende du peintre maudit n'ayant jamais rien vendu durant sa carrière -. A l'inverse, l'indifférence du public dont Vincent a réellement souffert s'explique en grande partie par le fait que le commun des mortels ne pouvait pas comprendre l'énormité du phénomène qui était en cours d'élaboration ; et de cela, il semble bien que Vincent en ait eu confusément conscience.

Autre donnée à considérer concernant cette période : Vincent exprime qu'il s'inspire directement de l'art japonais dont le dessin extrêmement synthétique lui évoque les primitifs italiens. Si cet

Un essai romancé

art est en perte de vitesse dans son pays d'origine, pour lui, il renaît dans l'esprit à travers les peintres impressionnistes et dans le renouveau de l'art français. Synthétisme qu'il met en pratique en entamant un autre de ses chefs-d'œuvre : une plaine en cours de moissonnage, au centre de laquelle circule un train minuscule ; représentation qu'il sent être porteuse de la notion d'équilibre et d'éternité. Il appelle son réseau d'artistes, tel Emile Bernard, à la rescousse pour financer par des dépôts d'œuvres le voyage et l'installation prochaine de Gauguin et conseille à Théo de continuer à fouiller dans le monceau des estampes japonaises disponibles sur le marché, car il prédit que les meilleures d'entre elles, se négociant actuellement à hauteur de 5 sous, finiront par prendre de la valeur. Et qu'à défaut, elles lui serviront à susciter des échanges avec des peintres comme Claude Monet. On le voit, leur volonté de commerce, sans intention outrancière de spéculation mais pour le bien des œuvres, bat son plein. Encore une fois, vu le contexte concurrentiel, cela a pu finir par être ressenti comme dérangeant.

Vincent parcourt aussi la plaine de la Crau, vaste et désolée, qui s'étend jusqu'aux portes d'Aix-en-Provence ; mais ce caractère âpre et vide la rend à ses yeux charmante. Puis repensant à son projet d'association, il voit les œuvres des artistes travaillant en parallèle comme des ensembles qui se complètent, tout comme Rembrandt a su ensemercer le meilleur chez Potter (non, pas Harry, l'autre : Paulus de son prénom !) et Ruysdael. Ce qui lui donne l'occasion, à l'adresse d'Emile Bernard, de revenir sur l'esprit de son programme : « Il y a ensuite que les difficultés matérielles de la vie du peintre rendent la collaboration, l'union des peintres désirable (tout autant qu'à l'époque des corporations Saint-Luc). En sauvegardant la vie matérielle, en

Un essai romancé

s'aimant comme des copains au lieu de se manger le nez, les peintres seraient plus heureux et en tous les cas moins ridicules, moins sots et moins coupables. Toutefois, je n'insiste point. Sachant que la vie nous emporte si vite que nous n'avons pas le temps de discuter et d'agir à la fois. Raison pourquoi actuellement, l'union n'existant que très incomplètement, nous naviguons sur la haute mer dans nos petites et méchantes barques, isolés sur les grandes vagues de notre temps.» (Référence manifeste à l'œuvre phare du peintre japonais Hokusai).

Son oncle Cent devient alors grabataire ; sa mère se fait vieille et lui ne reçoit guère de nouvelle encourageante de la part de ses relations, pas plus que de son cercle familial. Non seulement il est question pour Théo de voyager jusqu'à New-York, mais ce serait plutôt dans le but d'y ouvrir une succursale. Tant qu'à faire, Vincent préférerait Londres. Car le marché parisien ne lui paraît pas si ouvert. Et peindre ne lui rapporte qu'une carcasse démolie pour son esprit philanthrope. L'un et l'autre voient donc s'abattre sur eux la lourdeur des années ; mais au vu de leur investissement passé - Théo en argent et lui en peinture -, Vincent fait le bilan qu'ils sont allés trop loin pour se permettre de revenir en arrière. Or Gauguin, de son côté, reste muet ; attitude qui les rend perplexes. Ils doivent donc et avant tout penser à assurer le bien-être de leur vie matérielle. D'où la question : pourquoi n'irait-il pas, lui, s'établir en Bretagne ? En attendant, sans solution évidente ni ressources, Vincent se lance la tête la première dans le travail et boit souvent des coups pour s'étourdir l'esprit. C'est en grande partie cette désespérance qui fera que sa peinture deviendra meilleure, car plus profonde, n'ayant plus que cette

Un essai romancé

solution à disposition. Vincent dit d'ailleurs expressément qu'il continue à travailler par nécessité ; soit pour ne plus souffrir et se distraire de vivre ! De fait, sa peinture lui devient un besoin physiologique. Parlant des peintres primitifs, il dit : « Cela m'intéresse infiniment ; mais une chose complète, une perfection nous rend l'infini tangible ; et jouir d'une belle chose, c'est comme le coït, le moment de l'infini. »

C'est en cela qu'il aime Rembrandt, lequel, à l'aide de sa palette, rend une sorte de magie métaphysique. Moment de poésie intense, inoubliable même : « Ainsi Rembrandt a peint des anges. Il fait un portrait de soi-même, vieux, édenté, ridé, coiffé d'un bonnet de coton, tableau d'après nature, dans un miroir. Il rêve, rêve et sa brosse recommence son propre portrait, mais de tête, et l'expression en devient plus navrée et plus navrante. Il rêve, rêve encore, et pourquoi ou comment, je ne sais, mais ainsi que Socrate ou Mahomet avaient un génie familier, Rembrandt derrière ce vieillard qui a une ressemblance avec lui-même peint un ange surnaturel au sourire à la Vinci. » Et Vincent de continuer à donner sa leçon à son jeune élève Emile Bernard : « Delacroix peint un Christ par l'inattendu d'une note de citron clair, cette note colorée et lumineuse étant dans le tableau ce qu'est l'ineffable étrangeté et le charme d'une étoile dans un coin de firmament ; Rembrandt travaille avec les valeurs de la même façon que Delacroix avec les couleurs. » Une fête de la pétillance à l'adresse de nos intelligences...

Cette notion de l'âge qu'il ressent lui fait aborder son travail d'une manière plus grave. Mais dès lors, il constate qu'on prend facilement les peintres pour des fous et qu'on les exclue de la vie sociale... Il faut ici s'appesantir encore, car nous touchons là au cœur de la personnalité de van Gogh. Considérant leurs rôles

Un essai romancé

réciroques, il les argumente auprès de son frère Théo : « Alors sache que toi tu fais absolument la même besogne que ces peintres primitifs (ici, pris dans le sens de *premiers*), puisque tu leur fournis de l'argent (aux artistes vivants), et que tu leur vends leurs toiles, ce qui leur permet d'en produire d'autres. Si un peintre se ruine le caractère en travaillant dur à la peinture qui le rend stérile pour bien des choses, pour la vie de la famille, etc., etc., si conséquemment il peint non seulement avec de la couleur, mais (aussi) avec de l'abnégation et du renoncement à soi, (...) le cœur brisé – ton travail à toi non seulement ne t'est pas payé non plus mais te coûte exactement comme à un peintre cet effacement de la personnalité, moitié volontaire, moitié fortuit. » Or c'est cette fêlure même qui le fait fondamentalement artiste. Mais il joue aussi les intermédiaires pour que le peintre Russell, homme fortuné, achète un tableau à Gauguin, ce qui arrangerait bien tout le monde. L'essentiel de ce qu'il voit des amis qui l'entourent lui paraît de facture bien pauvre, car lui ne semble pas toujours se rendre compte du point d'évolution auquel il est maintenant parvenu. En plein été, il se fait couper ras la barbe et les cheveux et dès la fin du mois de juillet, son langage redevient pesant et lourd, difficile à cerner, tandis qu'il atteint exactement son échéance moins deux ans.

Résumons-nous : outre de possibles symptômes d'insolation, la syphilis est une maladie vénérienne neurodégénérative et à effets retards. Importées des îles sous les tropiques, aujourd'hui à peu près éradiquée grâce à l'action des antibiotiques (découverts en 1928 seulement), elle atteint son summum à la charnière des XIXe et XXe siècles. Les femmes, qui en sont porteuses, n'en subissent que marginalement les effets – typiquement, Johanna Bonger, femme de Théo, même si elle fut probablement

Un essai romancé

contaminée par son mari, n'aura jamais eu à en subir les effets délétères. Mais pour les hommes qu'elle affecte, c'est une autre histoire ! Les troubles de tous ordres et la folie, in fine, s'annoncent comme le terme quasi inévitable provoqué par cette bactérie rampante, appelée le tréponème pâle. Dans les grandes lignes et compte tenu des savoirs de l'époque, Vincent a été informé très tôt de ce processus. D'où le discours pessimiste qu'il tient alors même qu'il voit s'installer en lui les symptômes terminaux qu'il redoute. Dans le même temps, ces symptômes qui n'affectent que par périodes ses capacités de raisonnement semblent devenir son aiguillon, car Vincent mesure parfaitement que son échéance est venue : double peine de la maladie ! Toutes les autres explications qui ont pu être avancées jusqu'à aujourd'hui sont au mieux surajoutées (complications) ; voire nulles et non advenues. Le terrible étant de voir se processus se mettre à l'œuvre sur soi-même.

Ce qui est vrai pour ses facultés de penser, de gérer sa conduite, de prendre en charge l'intégrité de sa personne l'est bien évidemment encore plus pour ce qui concerne son aptitude à correctement gérer sa peinture. D'un autre côté, entre les crises, Vincent se voit doté d'une conscience accrue et de qualités de la perception démultipliées, comme lorsqu'il évoque ces idées sublimes qui lui traversent l'esprit. Et l'ensemble fait boule de neige : phénomène comparable aux *Illuminations* que nous a livrées Arthur Rimbaud, car les arcanes souterraines de la création produisent naturellement sur tout sujet de la dopamine et des endomorphines aptes à provoquer, à partir d'un certain taux de concentration, des phénomènes d'hyper-conscience. Dans ces moment-là, ses toiles se parent d'une stabilité et d'une limpidité sans égales. Puis, lorsque le processus mental

Un essai romancé

s'emballe et que Vincent, par période, ne maîtrise plus le flux émanant de sa propre pensée, alors et ce malgré tous ses efforts de concentration, sa peinture elle-même présentera cette tendance à se disjoindre, se disloquer, lui conférant cet effet de prisme psychique que certains ont perçu comme étant potentiellement d'essence diabolique. CQFD.

De là aussi les irrégularités d'évolution observées au cours des deux dernières années de production plastique non linéaire du peintre, dues à des alternances de son état de santé, appelées crises. Comment ne pas concevoir que vivre cet état d'instabilité fatale en toute connaissance de cause ne peut être vécu que comme une épreuve humaine des plus insupportables ? Lorsque Vincent exprime que quelque chose en lui s'est cassé, il veut dire qu'il sait au fond de lui-même, et ce depuis qu'il a quitté Paris, que l'échéance est devenue inéluctable. Cependant, il y a plus que cela : il y a ce qu'on pourrait appeler les contingences. Et c'est à l'exposé de ces dernières que seront consacrées les pages qui vont suivre : puisqu'il nous reste à dépouiller 350 pages de sa correspondance ; à examiner de nombreux témoignages externes ; et que, surtout, l'étude scrupuleuse des faits nous obligera à aborder les non-dits sous-jacents de la vie de Vincent qui forment ce que d'aucuns ont pu considérer comme contenant l'armature de l'énigme Van Gogh. Mystère ne s'appuyant sur aucune donnée écrite, si ce n'est interprétative, puisque, par nature, leurs auteurs auront voulu le rendre occulte.

(fin du septième fichier, état au 27/02/2024)